
Mérimée et la vérité des impostures

Paule Petitier

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/elh/283>

DOI : 10.4000/elh.283

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2012

Pagination : 15-23

ISBN : 978-2-35698-050-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Paule Petitier, « Mérimée et la vérité des impostures », *Écrire l'histoire* [En ligne], 10 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/283> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.283>

Tous droits réservés

Mérimée et la vérité des impostures

PERSONNE NE S'ÉTONNERA que Mérimée dans ses travaux historiques se soit intéressé à des imposteurs. Ne s'y connaissait-il pas en mystifications littéraires? Il avait fait passer sa *Guzla* (1827) pour un recueil d'authentiques poésies illyriques. Il avait attribué à l'imaginaire Clara Gazul des œuvres théâtrales sorties de sa propre plume. L'hésitation sur l'identité habite plusieurs de ses nouvelles et le registre fantastique, qu'il pratique à plusieurs reprises, manifeste son goût pour le *ni vrai ni faux*. En 1849, à la fin de la II^e République, il décide de se consacrer à l'un des épisodes les plus obscurs, les plus enchevêtrés de l'histoire de la Russie: le « Temps des troubles », période mouvementée (1598-1613) qui sépare la dynastie riourikide de celle des Romanov.

À la mort d'Ivan I^{er} en 1584, son fils Fédor monte sur le trône, mais c'est le beau-frère d'Ivan, Boris Godounov, qui dans les faits exerce le pouvoir. Lorsque, en 1591, le frère cadet de

Fédor, le petit Dimitri (ou Démétrius), meurt dans des circonstances bizarres, tous les soupçons se portent sur Boris. Sept ans plus tard, Fédor passe à son tour de vie à trépas, sans laisser d'héritier, et Boris devient tsar. Mais la rumeur annonce bientôt que l'enfant Dimitri a été miraculeusement sauvé. Maintenant un jeune homme, il se trouve en Pologne et réclame son trône. En 1604, le prétendu Dimitri, avec l'appui des Polonais, entre en Russie pour renverser Boris. Godounov résiste victorieusement. Cependant la mort le fauche à point nommé pour Dimitri, qui est alors reconnu tsar (1605). Il règne un an, juste le temps de faire la preuve de ses dispositions à gouverner, mais aussi de s'aliéner les boyards, l'Église et le peuple par ses dépenses somptuaires, par son manque de respect envers les coutumes orthodoxes, et surtout par ses liens avec la Pologne. Aussitôt abattu, on l'exècre et le maudit comme imposteur. Et pourtant, le nouveau tsar Vassili IV ne réussissant pas à faire

Paule Petitier, Univ Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité, CÉRILAC-Littérature et civilisation du XIX^e siècle, EA 4410.

l'unanimité, d'autres faux Dimitri ne cessent de renaître des cendres du premier. Jusqu'à ce que Michel Romanov fonde la nouvelle dynastie autour de laquelle se rétablit la stabilité de l'État russe.

Le sujet a déjà séduit Pouchkine, qui en a tiré sa tragédie de *Boris Godounov* (1831). Mérimée hésite sur la manière de le traiter: le roman, le théâtre ou l'histoire? C'est ce dernier parti qui l'emporte – au moins quantitativement, puisqu'il transforme la « petite tartine historique¹ » initialement prévue en un volume de 452 pages pourvu d'annexes documentaires, *Épisode de l'histoire de la Russie. Les Faux Démétrius* (1853). Sa démarche rappelle encore celle de Pouchkine balançant entre l'histoire et le roman et finalement écrivant les deux à propos d'un autre imposteur, Pougatchev (*Histoire de la révolte de Pougatchev et La Fille du capitaine*) – comme si les affaires d'imposteurs suscitaient l'hésitation sur les formes ou leur dédoublement.

À la date où il attire Mérimée, un tel sujet n'est sans doute pas sans rapport avec la figure qui domine le XIX^e siècle: Napoléon. L'Empereur n'est pas un imposteur, mais son règne complique durablement en France la question de la légitimité. De 1815 à 1870, plusieurs partis se réclament de légitimités concurrentes (la branche aînée des Bourbons, les bonapartistes, plus tard les orléanistes). Originaire d'un lieu excentré, comme le faux Démétrius

l'aurait été des marches de l'empire russe où vivent les Cosaques, Napoléon a de plus en commun avec l'aventurier russe la mécanique du retour: il est revenu de l'île d'Elbe pour les Cent-Jours, après 1823 certains ne le croient pas mort et espèrent qu'il réapparaîtra, l'Empire renaît en effet sous le règne d'un second Napoléon. Scott Carpenter a montré que *Les Faux Démétrius* se prêtaient à une lecture politique multipliant les allusions à Louis-Napoléon Bonaparte². L'ouvrage historique de Mérimée ne connut pas un grand succès, mais il fut peut-être à l'origine d'une autre étude, traitant d'une série d'usurpateurs comparables dans le Portugal du début du XVII^e siècle: *Les Faux Don Sébastien* de Miguel d'Antas, publiés en 1866. Sous le Second Empire, l'histoire des imposteurs apportait sa contribution à l'idée d'une répétition de l'Histoire en farce.

Mission impossible

Mérimée a vraiment voulu faire une œuvre historique à propos des faux Démétrius. Il a consacré deux années à lire les historiens russes, leurs sources, et à tenter d'y voir clair dans l'incroyable écheveau des mensonges de toute nature qui composent cette histoire. Il s'efforce de démêler le vrai du faux, d'évaluer la crédibilité des témoignages, de retrouver, selon la formule de Ranke, « ce qui s'est réellement passé ».

1. Lettre du 11 juillet 1850, dans Prosper Mérimée, *Correspondance générale*, établie et annotée par Maurice Parturier, avec la collab. de Pierre Jossierand et Jean Mallion, t. VI, 1850-1852, Le Divan, 1947, p. 76.
2. Scott Carpenter, « *Les Faux Démétrius*: les ratés de l'histoire », dans Antonia Fonyi (dir.), *Prosper Mérimée. Écrivain, archéologue, historien*, Genève, Droz, 1999, p. 63-73.

Le premier épisode donnant lieu à une tentative de reconstitution des faits est la mort suspecte du petit Démétrius à Ouglitch en 1591. Mérimée a lu attentivement les pièces de l'enquête menée par les services de Boris Godounov peu après le décès du tsarévitch. Peut-on savoir si Démétrius est mort accidentellement ou bien s'il a été assassiné ? S'il l'a été, est-ce par des hommes de main de Boris ? Mérimée s'attarde sur ce point parce que les documents dont il dispose lui semblent le permettre. Quels qu'en soient les défauts, la procédure, arrimant les discours à des locuteurs identifiés et à des circonstances analysables, rend possible une réflexion sur les faits. L'enquête s'oppose en cela à la rumeur, dont l'origine est inassignable et le rapport à la vérité incontrôlable. Aussi, à la différence des historiens russes, pour qui les interrogatoires menés sur l'ordre de Boris ne sauraient qu'être un simulacre d'instruction, Mérimée « ne pense pas qu'on doive [...] rejeter de parti pris, les seuls renseignements circonstanciés et authentiques qui existent sur ce mystérieux événement³ ». Même si leurs propos ne peuvent être pris au pied de la lettre, le fait que les témoins soient nommés et identifiés permet de déduire l'intérêt qu'ils auraient ou non à mentir ; du nom et du statut des enquê-

Griska-Utropaja Démétrius, grand-duc de Moscovie (mort en 1606) (l'un des trois faux Démétrius)



teurs on peut inférer leur plus ou moins d'indépendance. Mérimée prend pour modèle l'enquête policière moderne. Ainsi regrette-t-il que les enquêteurs du XVI^e siècle n'aient pas observé et noté à l'instar des limiers contemporains la forme de la blessure du tsarévitch, ce qui aurait permis de déterminer si elle avait été faite par le petit couteau de l'enfant ou par le sabre d'un assassin (p. 66, note). L'enquête du XVI^e siècle n'est pas suffisante pour que l'historien reconstitue de façon satisfaisante les faits. Les historiens russes, notamment le célèbre Karamzine, pour qui la culpabilité de Boris est indéniable, fondent leur certitude sur des préjugés politiques plutôt que sur une démarche critique⁴. Mérimée tient à se

3. Prosper Mérimée, *Œuvres complètes. Section III. Histoire*, t. III, *Histoire de la Russie, I. Les Faux Démétrius*, sous la coord. d'Antonia Fonyi, textes établis, présentés et annotés par Jean-Louis Backès et Pierre Gonneau, H. Champion (Textes de littérature moderne et contemporaine), 2012, p. 66, note. Les citations suivantes renverront à cette édition, le numéro de page figurant entre parenthèses à la fin de chacune d'elles.
4. Mérimée établit implicitement une relation entre le peu d'esprit critique des historiens russes et le régime sous lequel ils écrivent. Karamzine (1766-1826), l'auteur d'une monumentale *Histoire de l'Empire russe*, a également été l'historiographe du tsar Alexandre I^{er}.

distinguer d'eux en en restant pour sa part au doute, au constat qu'il est impossible de savoir « ce qui s'est réellement passé ».

L'enquête reste un document exceptionnel parmi les sources dont dispose Mérimée. Face aux diverses « traditions », aux récits divergents des annalistes, quels critères de vérité privilégier ? C'est à la tradition populaire que Mérimée accorde le plus grand crédit. Ainsi, lorsqu'il compare les récits qui rapportent la façon dont le soi-disant Démétrius a révélé son ascendance royale, il récuse « la version accréditée par Karamzine, et empruntée à des annalistes déjà éloignés de l'événement » (p. 93). En revanche :

Le récit suivant, transmis par un contemporain et par un homme qui a connu personnellement Démétrius et les Polonais ses alliés, sans mériter peut-être beaucoup plus de confiance, se recommande par les couleurs d'une tradition populaire qu'il est impossible de négliger. [*Suit le récit en question*] – On trouve dans ce récit les formes ordinaires de la légende slave. Elle n'oublie rien, ni la robe des chevaux, ni la couleur des étoffes, ni le prix des fourrures. Elle répète à la manière homérique le dialogue de ses héros. Mais pourquoi, sous ces détails embellis par une imagination orientale, n'y aurait-il pas une tradition vraiment historique ? (p. 93-94)

L'historien glisse ici du caractère authentiquement populaire du récit (les traits formels) au fond de vérité qu'il contiendrait (il n'aurait pas été dénaturé par des clercs au service des hommes de pouvoir). La forme naïve garantirait un contenu véridique.

Cependant l'identification d'une forme populaire l'incline parfois au contraire à mettre en

doute l'authenticité d'une allégation. C'est le cas lorsqu'une tradition relative à Boris Godounov révèle sa parenté avec celles d'autres pays : elle en dit alors plus sur les structures anthropologiques de l'imaginaire que sur les faits historiques. À propos des annalistes qui accusent Boris d'avoir assassiné le tsar Fédor pour s'emparer du trône :

Les annalistes russes, qui sans doute ne connaissaient pas les légendes écossaises, représentent Boris comme un nouveau Macbeth poussé au crime par les prédictions de ses devins. [...] Les traditions populaires dans tous les pays ont la même forme poétique. (p. 72)

Enfin, lorsqu'il n'existe ni enquête ni tradition populaire pour approcher la vérité, l'historien ne peut se fonder que sur sa connaissance morale et psychologique des hommes. Il se prononce au nom du vraisemblable. Mérimée raisonne sur la mort de la tsarine Irène, femme de Boris, et de leur fils : se sont-ils suicidés, comme certaines versions le prétendent ? Ont-ils été assassinés ? Sur les ordres directs de Démétrius ? Sur l'initiative de ses partisans ? Bien que possible, le suicide paraît peu probable. Reste l'assassinat, très vraisemblable, lui. Faut-il pour autant l'imputer à Démétrius ?

J'aime à croire que les hommes qui, dans l'espace d'un mois, avaient prêté deux serments et trahi successivement Boris et Fédor, s'empressèrent, sans ordre, de débarrasser leur nouveau maître d'ennemis qui, vivants, eussent été pour eux-mêmes un objet de remords et d'effroi. (p. 139)

Le début de la phrase montre bien que Mérimée a conscience d'abandonner le terrain proprement

historique. Le critère du vraisemblable lui fait franchir la frontière qui sépare l'histoire de la poésie selon Aristote. Lorsque l'historien ne dispose d'aucune source fiable, il ne saurait approcher la vérité qu'en devenant poète.

Les passages dans lesquels Mérimée commente sa démarche d'historien mettent en lumière les obstacles qui le détournent de chercher « ce qui s'est réellement passé ». Deux voies s'ouvrent alors. L'une est celle d'une exploration littéraire : Mérimée s'y livrera en écrivant parallèlement à son ouvrage d'histoire *Les Débuts d'un aventurier*, des « scènes historiques » consacrées à la jeunesse du faux Démétrius⁵. L'autre voie est d'envisager différemment le mensonge.

L'Histoire est faite de l'étoffe des mensonges

En se plongeant dans l'histoire des faux Démétrius, l'historien prend conscience que sa tâche est moins de chercher « ce qui s'est réellement passé » que de montrer comment les mensonges influent sur le cours des événements et fabriquent la réalité. L'histoire des faux Démétrius déroule une kyrielle interminable de mensonges, dont l'imposture ne constitue qu'un type particulier. Le véritable dessein de l'historien n'est donc plus de rétablir la vérité factuelle déformée par les mensonges, mais de

signaler et de souligner la prolifération des fables et des tromperies. Le mensonge apparaît au bout du compte comme la pratique normale de la vie politique. Quant à l'histoire, elle peut être redéfinie comme le récit des effets produits par cette conduite universelle. Chaque événement, chaque rebondissement a en effet pour cause une forme ou une autre de fausseté ; et la réalité historique est ce que fabrique la concaténation de toutes ces tromperies. Pratiquement tous les acteurs dont parle Mérimée, que ce soient des particuliers, des hommes d'État ou des groupes, mentent : il faudrait recopier l'ouvrage entier pour donner la liste exhaustive de ces duperies accumulées, superposées, enchevêtrées.

Le mensonge constitue l'instrument privilégié du pouvoir (voire son essence). À la mort de Fédor, Boris joue la comédie pour accéder au trône :

De même que Richard III et d'autres ambitieux, Boris fit mine de refuser la couronne lorsque déjà elle ne pouvait plus lui échapper. [...] Le peuple même, effrayé à propos par le bruit répandu d'une invasion tartare, joignit ses instances à celles des grands pour fléchir le favori du destin. (p. 73)

Mais si le pouvoir royal manipule le peuple par de fausses rumeurs, en retour le mécontentement du peuple opprimé par le despote suscite des fables – par exemple celle de la survie du tsarévitch et de son retour possible.

5. Comme l'écrit Jean-Louis Backès dans sa présentation de cette pièce (*Œuvres complètes, section III, op. cit.*, p. 359) : « Tout se passe comme si Mérimée avait voulu se donner, outre une idée abstraite de la tournure qu'avaient pu prendre certains événements, une vision concrète de leur déroulement. »

Toutes les relations politiques, entre le prince et ses sujets, entre la Russie et la Pologne, ou bien encore entre Rome et les États slaves, reposent sur l'instrumentalisation de fables. Les Polonais soutiennent les prétentions du faux Démétrius parce qu'elles leur fournissent un prétexte pour attaquer Boris Godounov, souverain d'une nation rivale. Cependant la fable du tsarévitch ressuscité ne leur suffit pas. Afin de motiver leurs troupes, ils en inventent une autre. Le jeune prétendant serait en réalité le fils naturel du grand roi Étienne Báthory : « L'idée d'asseoir un Polonais sur le trône des tsars flattait trop leur orgueil pour qu'ils ne devinssent pas les complices d'une sublime fourberie » (p. 103). Quant à Boris, pour se défendre contre la fable du prétendant, il en forge (selon Mérimée) une autre : il fait courir le bruit que le soi-disant Démétrius est le moine défroqué Grégoire Otrepief.

Le récit de Mérimée montre clairement que le bien-fondé des prétentions de Démétrius ne préoccupe guère les contemporains. Le crédit qu'ils portent à son histoire est étroitement tributaire de leur intérêt personnel. Que celui-ci varie et le vrai deviendra le faux. La distinction entre bonne et mauvaise foi perd ici sa pertinence, tant on croit ce que l'on a avantage à croire. L'ascension et la chute du faux Démétrius s'expliquent donc par l'intérêt des différentes parties prenantes. On croit ou ne croit pas qu'il s'agit vraiment du tsarévitch en fonction de visées d'un autre ordre. Dans un premier temps, les Polonais se font les champions du prétendant : « Adopter la cause de Démétrius,

c'était travailler à l'agrandissement de la Pologne et préparer le triomphe de la foi » (p. 102). Mais que Démétrius, une fois devenu tsar, signifie qu'il n'entend pas faire de cadeaux à ses voisins polonais, les voilà aussitôt répandant une nouvelle fable : celle de la résurrection de... Boris. Les boyards russes, pour leur part, ne croient au faux Démétrius qu'autant que cela leur sert à se débarrasser « d'un despote contre lequel ils n'osaient eux-mêmes se soulever » (p. 158). Dès qu'ils constatent que le nouveau souverain entend régner de la même façon que Boris, ils ne croient plus à sa légitimité. Et ainsi de suite...

Le mensonge apparaît donc comme un levier privilégié du pouvoir, la seule manière de commander l'action d'autrui. Grâce aux fables, des groupes restreints font agir pour leur compte personnel des groupes plus larges dont l'intérêt ne coïncide pas avec le leur. Les mensonges servent particulièrement à manipuler le peuple. Ainsi, pour faire agir ses complices, Basile Chouiski, chef des conjurés contre Démétrius, répand-il le bruit que le complot a été éventé et qu'il faut passer à l'action au plus vite avant que la répression ne se déclenche (p. 97) ; il excite aussitôt après la foule moscovite par un autre mensonge en faisant crier dans les rues que les Polonais s'en prennent au tsar. Le peuple lui-même, dans la vision très noire que s'en fait Mérimée, ne croit à ces fables que dans la mesure où elles justifient le déchaînement de ses instincts les plus brutaux. La vengeance populaire, féroce et stupide, se moque du vrai et

du faux, du moment qu'il s'agit de boire, de violer et de massacrer.

L'historien, dont, à l'époque de Mérimée, l'objet est essentiellement politique, traite donc moins du vrai que de l'accumulation de fables qui produisent ce qu'on appelle « histoire ». Si l'étude met au jour une vérité, c'est celle des deux ressorts du pouvoir, la violence et le mensonge, jouant sans cesse de manière complémentaire.

En révélant l'omniprésence de la comédie (grinçante) dans les luttes politiques, Mérimée ouvre à l'intérieur de l'écriture historique une nouvelle échappée vers le théâtre. À l'instar de beaucoup d'autres, l'impoteur est un acteur: « En un mot, il avait appris son rôle de prétendant et le jouait au mieux » (p. 96). Sa place est sur la scène, il est un demi-frère de Ruy Blas, qu'il rappelle notamment par ses qualités. Dans un monde où le mensonge est la règle générale, celui de l'impoteur semble beaucoup moins scandaleux. Et même, il paraît plus estimable que d'autres, parce qu'il se situe sur le plan existentiel et pas seulement dans le domaine mesquin des intérêts.

L'homme sans nom

Mérimée tient à faire une œuvre qui ne paraisse pas seulement une traduction ou une compilation des historiens russes. Il insiste donc sur ses conclusions personnelles. Celles-ci consistent essentiellement à récuser deux thèses. La première

est celle qui identifie le faux Démétrius au moine défroqué Grégoire Otrepief. La majorité des historiens russes s'y rallient à l'époque où écrit Mérimée, et aujourd'hui c'est un fait considéré comme établi. Mérimée se fourvoie donc. Mais il tire un double bénéfice de la récusation d'Otrepief. D'une part, il multiplie ainsi les impoteurs. Otrepief fait figure chez Mérimée de faux « faux Démétrius ». D'autre part, le prétendant reste ainsi littéralement anonyme. Or, le fait de ne pouvoir lui donner de nom participe (quel paradoxe pour un historien!) de la séduction que le personnage exerce sur Mérimée, comme le suggère cette phrase extraite de sa *Correspondance*: « Il me semble que la vie si courte de cet homme étrange dont il est impossible de dire le vrai nom a quelque chose de séduisant...⁶ »

Ne pas pouvoir nommer l'impoteur est une façon de déjouer la question du vrai et du faux. Est-il Démétrius, ne l'est-il pas? Puisqu'il est impossible de l'appeler autrement, il est « Démétrius ». Pourtant Mérimée ne doute pas qu'il s'agisse d'un impoteur. Il est donc Démétrius sans l'être.

Mérimée écarte également une seconde hypothèse, qui voudrait que l'impoteur ait été une créature de Rome, fabriquée par les jésuites afin de convertir la Russie au catholicisme. Deux choses semblent l'indisposer dans cette solution. Premièrement, le fait de lier un personnage qui lui est sympathique au monde clérical et à la pratique

6. Lettre du 11 juillet 1850, *ibid.*

du mensonge traditionnellement liée à ce monde, la fourberie et l'hypocrisie. C'est pour la même raison aussi que son Démétrius ne peut être le moine défroqué Otrepief. Deuxièmement, le fait de transformer Démétrius en un instrument de desseins étrangers.

Le Démétrius de Mérimée agit pour son propre compte. Il serait un aventurier d'extraction populaire, un Cosaque. Démétrius est le produit conjugué du génie slave et de l'énergie individuelle, une émanation du peuple qui a conservé toutes les virtualités positives du primitif sans être dégradée par l'asservissement social. Plus que réservé quant à l'identité de l'impoteur, Mérimée tient en revanche pour authentique le seul portrait qui le représenterait. « On y retrouve, écrit-il, comme l'exagération du type slave, allié à une expression de fermeté et d'énergie remarquable » (p. 92). L'impoteur possède au moins la légitimité de l'appartenance nationale. En adoptant la forme grecque du prénom, Mérimée incline peut-être son lecteur à s'en rappeler l'étymologie (*Demeter*, la terre mère) – donnant à entendre que le prétendant est tout simplement sorti de la terre mère slave. Il est important aussi que Mérimée ne s'attarde pas sur les motifs pour lesquels l'impoteur joue son rôle (mythomanie, désir de revanche...): l'inconnu devient Démétrius parce qu'il le peut, parce qu'il en a l'énergie. Il s'engendre Démétrius. Il répond à l'espoir du peuple, à l'attente créée par la rumeur, comme s'il émanait directement de la force créatrice populaire pour occuper un nom vacant.

Homme sans nom ou nom fait homme? L'un peut se renverser dans l'autre. À sa mort, Démétrius est brûlé et ses cendres propulsées par un canon braqué vers la Pologne d'où il est venu.

La poussière de l'impoteur était dispersée dans les airs, mais son nom subsistait encore avec le souvenir de son audace et de ses succès. Nouveau phénix, Démétrius allait renaître de ses cendres. (p. 205)

Le nom subsiste comme une cause formelle, suffisante pour déclencher la création populaire, la poésie qui forge non seulement des légendes mais des hommes.

Impoteur de fait, Démétrius est pourtant par bien des aspects plus légitime que les souverains qui l'ont précédé ou lui succéderont. Mérimée insiste sur le fait qu'il correspond au modèle populaire du bon prince et qu'il est *reconnu*, aux deux sens du terme, par le peuple :

Démétrius était jeune, bon cavalier; il avait cet air affable et hardi qui plaît toujours à la multitude; chacun avait cherché et cru voir sur son visage les signes connus qui attestaient son origine. « C'est notre vrai tsar, disait-on, la race de Rurik ne périra point. » (p. 145)

Les mesures qu'il prend sont également celles d'un souverain juste et bon pour le peuple :

Démétrius s'efforça d'adoucir autant qu'il était en lui la condition des paysans, et posa les bases de la législation qui, si je ne me trompe, régit encore le servage en Russie. (p. 149)

Il incarne d'ailleurs une continuité à la tête de l'État russe. Par son indépendance d'esprit, par son « infatigable activité d'esprit et de corps » (p. 153),

par son désir de réformer la Russie en s'inspirant de l'Occident, il préfigure le tsar Pierre le Grand. Son point commun avec ses prédécesseurs Ivan I^{er} et Boris Godounov est de régner par lui-même, mais contrairement à eux il n'est pas un despote violent : il « accordait aux boyards la liberté la plus complète de le contredire » (p. 152).

Dans ce monde où politique égale mensonge, l'imposteur est le seul à jouer sur son identité mais à ne pas cacher sa nature (ses goûts, sa liberté d'esprit). Cette sincérité se retourne contre lui et contribue à causer sa perte, puisque les conjurés vont exploiter la désinvolture de Démétrius à l'égard des coutumes orthodoxes pour soulever le peuple contre lui.

L'imposteur incarne donc une forme de sincérité et de vérité, qui fait qu'il s'impose d'abord facilement comme un souverain authentique. D'ailleurs il ne se conduit pas comme un usurpateur, notamment parce qu'il ne comprend pas que l'usage de la violence et de la répression est nécessaire pour se maintenir au pouvoir quand on y est parvenu de manière illégitime⁷. En fin de compte, Démétrius succombe parce qu'il a oublié qu'il était un usurpateur et parce qu'il s'est conduit en souverain légitime (pensant ne pas avoir besoin de la violence pour régner).

Le rapprochement entre les mystifications littéraires de Mérimée et son intérêt pour l'imposteur Démétrius va plus loin que l'observation d'une simple constante psychologique. Démétrius est, exactement comme les mystifications littéraires, une création (de lui-même, de l'âme russe), et de ce fait échappe à la distinction du vrai et du faux. Démétrius, *La Guzla* ou le *Théâtre de Clara Gazul*, bien qu'ils soient *techniquement* des faux, constituent des symboles opératoires des peuples – russe, illyrien, espagnol – à l'attente desquels ils répondent. Les mystifications littéraires ne satisfont pas seulement le goût romantique pour les littératures populaires nationales, elles contribuent à faire exister politiquement les peuples, en les dotant d'une tradition culturelle (que celle-ci soit vraie ou fausse, peu importe du moment qu'elle existe désormais dans les esprits). Démétrius, de même, dépasse la question de l'imposture en offrant l'image d'une légitimité liée au génie de son peuple et à l'exercice d'un pouvoir qui renonce au mensonge et à la violence. L'imposture est un plaidoyer pour la vérité au sein d'une histoire écrite sous le régime du faux.

7. « Démétrius n'était pas cruel, il avait même une douceur naturelle rare de son temps, et peut-être déplacée dans un usurpateur, car c'est le châtimement de ceux qui parviennent au pouvoir par la violence, de ne s'y maintenir que par la terreur » (p. 160).